

QUELQUES MOMENTS  
SANS GRAVITÉ

## DE LA MÊME AUTRICE

\*

### ROMANS

*Monde sans oiseaux*, Stock, coll. « La Forêt », 2013.

*Les Silences sauvages*, Alma Éditeur, 2019.

### THÉÂTRE

*Maintenant que tu habites derrière mes paupières*, L'Avant-Scène-Comédie Française, 2011.

*Marziä*, Éditions Théâtrales, 2012.

*Tag, série théâtrale rock en 3 épisodes*, Éditions Théâtrales, 2013.

*Berbéris / Givrée*, Éditions Théâtrales, 2018.

*Nos fenêtres invisibles / Je suis le contrepoids du monde*, Éditions Théâtrales, 2021.

### JEUNESSE

### ROMANS

*Mongol*, L'École des loisirs, coll. « Neuf », 2003.

*Pourquoi tu cours ?*, Le Rouergue, 2009.

*Tricot d'amour*, Le Rouergue, 2010.

*Happa No Ko, le peuple de feuilles*, Le Rouergue, 2018.

### THÉÂTRE

*Luniq*, précédé de *Katak*, Éditions Très Tôt Théâtre, 1995.

*Colza*, L'École des loisirs, 2001.

(voir suite de la même autrice en fin d'ouvrage)

Karin Serres

QUELQUES MOMENTS  
SANS GRAVITÉ

ALMA ÉDITEUR

*Alma Éditeur bénéficie pour sa diffusion et sa commercialisation  
d'un partenariat avec la Société Nouvelle Éditions Anne Carrière.*

© Alma Éditeur, Paris, 2023

ISBN : 978-2-36279-610-4

L'enfant se tient debout à l'extrémité du plongeoir de la piscine, bras ballants, immobile. Elle sent le grain de la longue planche bleu clair sous ses pieds nus. L'air est moite et le silence, lourd entre les buissons hauts qui entourent le bassin sur trois côtés. C'est l'été de ses sept ans, il fait chaud, l'eau turquoise qu'elle surplombe est parsemée de feuilles mortes qui flottent. Personne ne les repêche avec une épuisette : le propriétaire est absent, les volets verts sont fermés sur l'arrière de sa maison, identique à toutes celles du quartier. Alors à l'heure de la sieste, au lieu de lire des bandes dessinées à plat ventre sur ses draps froissés, Aline enfille son maillot de bain une pièce, sort par la fenêtre de sa chambre du rez-de-chaussée, traverse le jardin de ses parents en longeant les plates-bandes brûlées par le soleil puis la haie qui les sépare de celui de leur voisin, même forme, même surface, et elle quitte ses tongs pour se baigner en cachette dans la piscine rectangulaire, la

seule de tout le quartier pavillonnaire. Quand son corps s'est rafraîchi, l'enfant sort de l'eau par l'échelle métallique, remet ses tonges, traverse la haie dans l'autre sens, marche entre les plates-bandes, retourne dans sa chambre en escaladant la fenêtre, suspend son maillot à un crochet du volet pour qu'il sèche, renfile son short et son T-shirt, et s'allonge sur son lit, le corps plein de sensations aquatiques exhalant une odeur de chlore, en attendant que ses parents toquent à sa porte pour signifier la fin de la sieste.

Pour le moment, l'enfant se tient en plein soleil au bout du plongeoir, dans son maillot de bain jaune en éponge bouclette. La sueur roule sous ses cheveux mi-longs, au creux de sa nuque, dans son dos, goutte de ses sourcils, et sa peau cuit. Un rugissement déchire le ciel scintillant de chaleur : un avion quitte l'aéroport, elle renverse la tête pour le suivre du regard. Lorsque le ventre argenté disparaît, bu par l'immensité bleue, l'enfant commence à sauter. Le son de ses bonds sur la planche résonne dans l'air brûlant. Le monde alentour fait la sieste. De toute façon, la hauteur des haies la protège. Ce son vibrant est aussi enivrant que l'élan qu'elle gagne, rebond après rebond, les jambes jointes, les bras le long du corps, les cheveux tressautants. Le soleil cogne, les buissons exhalent de puissantes odeurs végétales, l'eau fraîche l'appelle. Mais au moment où elle va plonger après une dernière impulsion, Aline reste en l'air. Au lieu de retomber dans l'eau, son corps flotte au-dessus du plongeoir, dans la fournaise. Elle ne pèse plus rien, elle est suspendue

dans le vide, par quoi d'invisible ? Se penchant pour regarder sous ses pieds, l'enfant tourne sur elle-même et enchaîne quelques roulades incontrôlées, cheveux dans les yeux. Lorsqu'elle tend ses bras bronzés pour tenter de se stabiliser, elle vole, à plat ventre. Elle change même de cap d'un coup de talon involontaire. Aline vole. Elle vole, bras écartés, comme un oiseau. Vu d'en haut, le bassin turquoise occupe toute la surface du jardin du voisin, symétrique à celui de ses parents. Les autres, à côté, comment sont-ils organisés ? Avant qu'elle puisse gagner l'altitude nécessaire pour pouvoir les observer, son corps semble se remplir de pierres, et l'enfant tombe dans l'eau froide avec fracas.

Cœur battant jusque dans ses tempes, Aline remonte à la surface. Elle nage vers le bord entre les feuilles molles. Leur odeur ressemble à celle des daphnies pour son poisson rouge. Elle grimpe à l'échelle. Les barreaux creux résonnent. Elle sort par le bord de la piscine. Dégoulinante d'eau chlorée, l'enfant s'immobilise sous le soleil. Son ombre courte n'est qu'une boule. La plante de ses pieds touche de nouveau le sol brûlant. Lorsqu'elle les soulève, ils retombent par terre : elle marche, elle ne vole plus.

Clapotant à petits pas mouillés, Aline parcourt la margelle du bassin que son corps et ses cheveux trempés tachent de flaques sombres aussitôt évaporées. Elle enjambe ses tongs, remonte les trois marches du plongeoir, avance jusqu'à son extrémité, s'immobilise : ses pieds sont toujours au sol. Est-ce le son des bonds, leur vibration répétée qui a créé cette

poussée invisible ? Elle recommence à sauter, doucement puis plus fort, concentrée sur ses sensations, mais c'est fini, elle ne vole plus.

Étonnée, Aline s'assied au bout de la planche tiède qui vibre encore intérieurement. Examine son corps d'enfant sans rien y trouver de particulier. Contemple l'eau bleu clair parcourue de reflets hypnotiques dansant sous ses jambes ballantes brunies par l'été. Écoute le silence épais, hume les parfums mélangés de résine, de feuilles pourries et de désinfectant qui se mélangent dans l'air brûlant. Il fait si chaud, midi au soleil, elle a dû rêver. Avoir des visions, attraper un début d'insolation, peut-être : elle ne peut pas avoir volé pour de vrai.

Au bout d'un moment, elle se lève, s'en va. Le plongeur oscille sous ses pas. Elle descend les trois marches, glisse les pieds dans ses tongs, traverse la haie, leur petit jardin qui cuit au soleil, et retourne dans sa chambre en escaladant la fenêtre. Elle se change, accroche son maillot à sécher dehors, s'allonge sur son lit et attend, la tête pleine de questions.

Lorsque son père toque à la porte en disant : « Aline, fin de la sieste », elle cligne des yeux, se lève et commence par vérifier l'eau de rose artisanale qu'elle concocte dans son verre à dents depuis quelques jours : une poignée de pétales mûrs qui macère dans l'eau du robinet. Ils ont bruni, pourvu qu'ils ne pourrissent pas. Se rappelant ce qui vient de lui arriver, elle se précipite vers le salon-salle à manger où ses parents sont plongés dans leur lecture, chacun dans son



fauteuil, puis elle ralentit. Que leur dire ? Comment leur raconter ? De quoi est-elle sûre ? Et quelle sera leur réaction lorsqu'ils apprendront qu'elle se baigne sans autorisation dans la piscine du voisin ?

Désarmée, Aline s'assied sur le repose-pieds, contre les chevilles fines de sa mère qui semblent vriller sous ses bas plissés, soupire et demande :

— Tu me dessines dans le dos ?

Étouffant un rire, sa mère corne la page, ferme sa revue de mots fléchés, se penche, soulève le T-shirt de l'enfant, et pose un index frais sur son dos pour y dessiner un objet ou une lettre à deviner. La peau de ce dos, c'est un tam-tam qui les relie toutes les deux. Une porte ouverte sur leur affection muette. Comme lorsque la bouche de sa mère se plaque contre son pull, dans son dos encore, l'hiver, pour la réchauffer en soufflant jusqu'à la douce brûlure.

\*

L'hiver, Aline met des sous-pulls à col roulé qui lui hérissent les cheveux lorsqu'elle les enlève, des pantalons aux pièces en Skaï sur les genoux et des pulls tricotés par sa mère. Fini les moufles reliées l'une à l'autre à travers les manches du manteau et les cagoules de son enfance qui l'aveuglaient dès qu'elle tournait la tête, elle porte maintenant un anorak à capuche large et fourre ses gants dans ses poches, d'où ils tombent régulièrement. Heureusement, ils sont marqués à

son nom avec une étiquette blanc et rouge cousue à petits points : ALINE CHEVALERET. « A-line, A-line ! » c'est ce que scandent ses copines quand elle joue à l'élastique avec elles en tentant de battre le record du « sans-toucher ». À la récréation, dans la cour de l'école, elles jouent aussi aux billes, à la marelle, à un-deux-trois-soleil et à des jeux de mains à deux, chantés de plus en plus rapidement. Beaucoup de filles ont les cheveux courts, et leurs vêtements d'enfants sont unisexes, comme leurs loisirs.

Au printemps, Aline échange son anorak contre un K-way qui bruisse et la fait transpirer. La fermeture Éclair ne s'ouvre qu'à moitié, il faut l'enfiler par la tête et, quand il est mouillé, il colle à la peau, mais c'est si pratique, cette petite poche dans laquelle on peut le rouler pour le transporter, disent ses parents qui s'en sont acheté un aussi. Le printemps, c'est l'époque du carnaval, que l'enfant prépare en famille pendant des jours pour pouvoir assister, déguisée elle aussi, au défilé de chars dans les rues de la ville et jeter des poignées de confettis sur ses préférés, ivre de joie dans la cacophonie, croquant des colliers de bonbons pastel acidulés enroulés à son poignet qui laissent sa peau poisseuse en souvenir de cette journée exceptionnelle filmée par son père avec une caméra rectangulaire et ronronnante.

À la rentrée, Aline attrape des poux, sans fin. La nature de ses cheveux leur plaît, lui explique son père pendant qu'il peigne patiemment ses mèches pour en retirer les envahis-

seurs morts et leurs œufs, après chaque traitement pulvérisé qui glace le crâne de l'enfant.

Le jour où la maîtresse s'interrompt en pleine dictée pour inspecter la chevelure d'Aline en soupirant : « Encore ! » sous le regard de toute la classe, qui se gratte immédiatement la tête, l'enfant demande à avoir les cheveux courts. Sa mère se charge de la transformation, scotchant sa frange avec du sparadrap en papier. Crchhh, crchhh, le son des ciseaux froids qui taillent dans la masse résonne contre ses oreilles tandis que les mèches tombent autour d'elle, comme les feuilles d'automne de l'arbre qu'elle s'imagine être, immobile sur le tabouret haut.

Le mercredi après-midi, Aline fait du patin à roulettes dans le gymnase avec Gilbert, le fils des gardiens de l'école. Bras tendus, ils tournent et se croisent le long des lignes de couleur tracées sur le sol. Leurs rires résonnent dans l'immense espace vide, sous la lumière jaune qui tombe à travers la tôle ondulée. Quelques plots oubliés leur permettent parfois de s'entraîner au slalom. Quand ils en ont assez, ils s'asseyent sur les gradins en bois usés, parlent et jouent à faire pivoter les plaques métalliques rouillées du tableau de points domicile – visiteurs.

Ce qu'Aline préfère, c'est lorsque ses parents l'emmènent dîner à la cafétéria du centre commercial, derrière l'aéroport : les lumières, la musique, la fontaine à eau où remplir la carafe en appuyant sur un bouton, les plateaux orange vif sur lesquels il faut tout répartir en équilibre, la montagne de

frites qui déborde de son assiette, et la glace, comme dessert. Lorsqu'ils reconnaissent un voisin sur les banquettes, ses parents lui sourient et inclinent la tête avec respect. M. Mercier, le pilote, leur voisin à la piscine, qui dîne seul dans l'un des box, ne répond jamais. Impossible de savoir s'il les a vus derrière ses lunettes-miroirs qu'il garde même pour manger son énorme steak. Cet homme, c'est la célébrité de leur quartier.

Le dimanche, Aline et ses parents marchent ensemble jusqu'à l'aéroport pour regarder les avions décoller. Si ça se trouve, il y en a un conduit par le pilote, se disent-ils, passionnés. Dès la sortie du lotissement, le long de la route chargée de circulation, les voitures soulèvent une poussière âcre dans un vacarme assourdissant, mais l'enfant et ses parents marchent à la queue leu leu sans s'en soucier, concentrés sur la beauté du spectacle qui les attend. Ils sont nombreux d'ailleurs, les gens du quartier, à se diriger jusqu'au terre-plein en face de l'aéroport pour aller se plaquer contre le grillage autour des pistes. Certains emportent des jumelles, d'autres des sièges pliants, certaines familles y pique-niquent, aux beaux jours. Aline et ses parents ne font que regarder, debout derrière le grillage, fascinés par la puissance avec laquelle les avions s'arrachent du sol, émus par leur beauté rugissante. Au bout d'une heure ou deux, ils repartent en file indienne, sur l'herbe du bas-côté, maman devant, papa derrière, et Aline au milieu, chacun

ceinturé de son K-way roulé ballottant dans son dos tandis que les voitures les frôlent.

Une nuit, alors qu'elle dort profondément, une sensation étrange réveille l'enfant : elle rêve que tous ses organes gonflés d'air comme des ballons soulèvent son corps de l'intérieur. Elle ouvre les yeux, la sensation persiste. Éclairés par la pâleur lunaire tombant de la fenêtre, ses pieds flottent au bout de ses jambes, un peu plus haut que sa tête, et tout son corps a quitté le lit. Aline vole à l'horizontale, trente centimètres au-dessus de son matelas, de son ours en peluche, de son oreiller, de son drap et sa couverture. Ses jambes s'élèvent encore. Par réflexe, elle les baisse, part en vrilte et se retrouve à tournoyer au milieu de l'espace de sa chambre, suspendue à rien, en pyjama. Son corps ne pèse plus, il est libre de tous ses mouvements, comme l'été de ses sept ans, le jour où, pendant quelques instants, elle a cru voler au-dessus de la piscine du pilote, absent.

Cette sensation retrouvée la grise. Se rappelant sa brièveté, Aline se propulse dans l'air à la force de ses bras, jambes serrées, pieds pointés, pour planer, les membres écartés, puis elle se roule en boule et tourne sur elle-même en pagayant du bout des doigts. Les murs, elle s'en renvoie d'une poussée des pieds ou des mains sur le papier peint. Jamais elle n'a observé sa chambre d'en haut, comme celle d'une maison de poupées, ni vu son plafond de si près qu'elle peut le toucher. Lorsqu'elle bascule tête en bas, elle rit sans bruit. Le monde s'est inversé : son lit, son bureau, sa

chaise sont collés à un plafond de moquette beige au-dessus d'un sol blanc et vide. Comment son ours peut-il rester sous son lit, contre son oreiller, sans tomber ? Et le poisson rouge qui tourne sur lui-même, au coin du bureau, sans que l'eau de son aquarium se vide ?

La joie d'Aline est aussi intense que sa chute est violente. Plus que la douleur, c'est la perte de cet état exaltant qui la fait pleurer, avant de s'endormir à même la moquette, épuisée. Le lendemain matin, elle se réveille dans son lit, sous son drap et sa couverture. Quand est-elle retournée se coucher ? Son dernier souvenir, c'est son corps meurtri écroulé sur la moquette.

\*

Le corps d'Aline grandit en commençant par ses pieds. Son père rit quand elle atteint sa pointure à lui, puis la dépasse. Sa mère, qui chausse du 35, la rassure : grands pieds égalent grande stabilité. Elle n'a qu'à regarder les kangourous.

Mais les patins à roulettes arrivent au maximum de leur plaque d'extension et le bout de ses chaussures dépasse trop pour qu'elle puisse continuer à les utiliser. C'est sa dernière année d'école primaire. Certains jours, sa poitrine pousse douloureusement. Ses jambes s'allongent si vite que sa mère découd régulièrement les ourlets de ses pantalons,